

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Bonheur, douce folie!

François Gravel, *Bonheur fou*, Montréal, Boréal, 1990, 302 p.
Daniel Poliquin, *Visions de Jude*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 302 p.

Jean-Roch Boivin

Number 60, Winter 1990–1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, J.-R. (1990). Review of [Bonheur, douce folie! / François Gravel, *Bonheur fou*, Montréal, Boréal, 1990, 302 p. / Daniel Poliquin, *Visions de Jude*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 302 p.] *Lettres québécoises*, (60), 17–18.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

François Gravel, *Bonheur fou*, Montréal, Boréal, 1990, 302 p., 19,95 \$.

Daniel Poliquin, *Visions de Jude*, Montréal, Québec / Amérique, 1990, 302 p., 24,95 \$.

Bonheur, douce folie !

ROMAN
Jean-Roch Boivin

Au bout du monde, au plus profond du dernier repli du cerveau, le bonheur est un être infime aux ailes immenses.

Au chroniqueur qui fréquente notre littérature à la petite semaine, **certains romans peuvent procurer un effet d'ébriété et le faire succomber à l'emphase.** Se targuant d'être critique, il se vautre alors abjectement dans la louange. Quelqu'un de bien autorisé m'a déjà dit qu'il n'avait jamais lu que trois ou quatre excellents romans par année. Voire ! Au firmament (oui, oui, l'emphase !) de notre littérature voilà deux étoiles de haute intensité. Disons que je ne cours pas de risque avec *Bonheur fou* de François Gravel, déjà classé depuis quelques mois parmi les meilleurs vendeurs. Quant à Daniel Poliquin, la molle louange générale qui a salué la parution de *Visions de Jude* m'en a tenu écarté (snobisme à rebours) pendant des mois.

Tout est dans la tête

Ce damné François Gravel produit avec une régularité qui estomache franchement. Surtout qu'aux dernières nouvelles, il était toujours professeur, un métier qui saurait tarir de nos jours les sources les plus vives. Si vous n'avez pas lu *La Note de passage* (Boréal, 1985), mettez-vous y dare-dare. Ça n'a pas vieilli d'un poil et ça garde l'odeur de l'air du temps. *Benito* reste pour moi un roman fétiche, plein de compassion pour ses personnages et pour l'est de Montréal, qui est le vrai Montréal, tout en embrassant totalement le problème de la paix dans le monde. Rien de moins. Je passerai vite sur *L'Effet Summerhill* qui a le défaut de ses qualités, et paraît maintenant comme un coup d'essai pour *Bonheur fou*.

Dans ce précédent roman, l'auteur me paraissait succomber à la dimension documentaire, un brin trop didactique. *Bonheur fou* démontre avec brio que rien ne lui résiste et qu'il sait faire triompher le documentaire dans l'élan de sa plus brillante fantaisie. Les mânes du docteur Ferron, l'auteur du *Pas de Gamelin*, doivent se réjouir du génie de son rejeton. (Oui, oui, nous avons quelques génies, il n'y a pas de quoi en faire des neuvaines !)

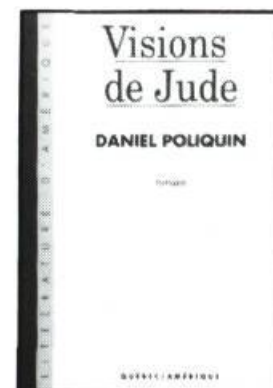
Il n'y a pas si longtemps, rappelons-le, les hôpitaux au Québec n'existaient que par la ténacité des communautés religieuses qui en faisaient leur ministère. Il y avait chez celles-là de saintes femmes qui soignaient sans compter, mais aussi d'autres qui savaient compter et gérer de grosses affaires. On oublie un peu ça aujourd'hui où nos facultés universitaires produisent tant de gestionnaires de papier.

L'héroïne de ce roman, c'est sœur Thérèse, directrice du plus grand asile de fous de la province, sis dans l'est de Montréal, depuis toujours. Elle est en butte aux fonctionnaires de l'État, qui commence à prendre du gras et veut étatiser tout ça. Le héros, c'est Bernard Danseureau, un médecin qui, après son veuvage, a décidé de quitter sa pratique privée pour se mettre au service des aliénés, cultivant **le secret désir de découvrir dans le cerveau de ces gens-là le siège du bonheur.**

Essayez un peu d'imaginer dans quel monde peuvent vous emmener les passions conjuguées de ce médecin fouilleur de cerveaux, un peu mécréant sur les bords et qui a élu domicile chez une veuve du coin, et sœur Thérèse, en communication directe avec le ciel, en lutte ouverte avec le gouvernement et les deux pieds dans la réalité quotidienne d'un monde fou mené d'une poigne de fer.

N'essayez pas, lisez plutôt *Bonheur fou* pour constater comment **la fiction peut amener la réalité documentaire à son point d'incandescence et de vérité.** Alors vous comprendrez que je ne m'autorise pas d'un simple engouement pour parler du génie de François Gravel.

Je me le permets avec d'autant plus d'aisance qu'un semblable effort me semblait moins bien récompensé dans *L'Effet Summerhill*, qui n'était pas un mauvais roman, loin de là. ***Bonheur fou* est un roman qui se distingue très haut au-dessus des meilleurs, tant par sa facture que par son inspiration.**



Ottawa, le bonheur !

Ottawa est la capitale d'un non-pays et le bonheur un non-lieu. *Il est d'usage que le chroniqueur garde son quant-à-soi, mais je m'en garderai bien*, ayant vécu dans cette ville six ans d'exil. Je me souviens avec intensité d'un après-midi ensoleillé de mai où j'avais fui le bureau. Affalé dans les marches de cet édifice temporaire du temps de la guerre encore là trente ans après, je me disais qu'écrire un roman sur cette ville, ce serait déjà très original. Voilà qui est fait et fort bien fait ! Daniel Poliquin y est né, y vit encore et si je n'ai abordé son roman qu'avec tiédeur, ce n'est pas à cause d'Ottawa, qu'on ne peut rendre responsable de rien, même pas de son existence, mais à cause de ce Jude que je ne pouvais concevoir si tant digne de ces amours.

Or, j'errais. Pas pour Ottawa, qui a son charme que peuvent concevoir les nomades venus de partout qui un jour l'ont habitée, mais pour Jude qui n'avait pas besoin d'être un être parfait pour servir d'objet au véritable amour de ces quatre femmes fort différentes.

J'avais peur qu'il ne soit qu'un fantôme, oubliant que le désir grandit l'être aimé, même quand il garde ses dimensions humaines. L'auteur nous fait donc découvrir Jude à travers le prisme de la vision de ces quatre femmes qui l'auront aimé à distance variable, sans que leur amour ne soit jamais vraiment comblé. L'amour ne se rassasie-t-il pas davantage de son exercice que de son objet ? Elles s'en seront fait chacune une part de bonheur.

Marie Fontaine l'a aimé toute jeune, mais il ne semblait pas avoir d'yeux pour elle. Elle a fait un bon mariage, s'est taillé une carrière, a eu une fille. Son mari est mort jeune, la laissant dans une relative aisance financière et un soir, après une réception chez Madame Élisabeth, elle a fait l'amour avec un Jude ivre-mort, qui ne s'en souviendra pas.

Il y a eu Maud, la pianiste d'origine acadienne, qui a partagé la même pension chez Madame Élisabeth. Ils se sont aimés pour vrai, mais Jude avait la passion de l'Arctique, une passion comme seuls les hommes peuvent en cultiver pour l'incommensurable. *Le bonheur pour Jude ne peut être qu'au bout du monde*. Maud ne savait pas non plus que l'attitude maternelle de Madame Élisabeth cachait une passion plus charnelle. L'histoire de Madame Élisabeth, qui nous emmène à travers les continents, depuis son Ukraine natale, est celle d'une survivante, *le cœur du roman, et une figure exemplaire de ce type de Canadien né du brassage insensé des frontières, qu'a connu notre siècle*.

Le dernier volet appartient à la fille de Marie Fontaine, qui, de par son âge et parce qu'elle a été témoin du désir insensé de sa mère, ne reçoit Jude qu'à bout de bras. À distance d'une

génération, elle restitue le personnage dans son ambition intime avec tous ses manques. Sans rien de la démesure que la passion des quatre femmes aurait pu laisser supposer.

On découvre une image de l'amour en ces temps que nous connaissons, si pleine de justesse, qu'on salue avec reconnaissance le romancier au sommet de son talent. **Lq**



La revue de la nouvelle

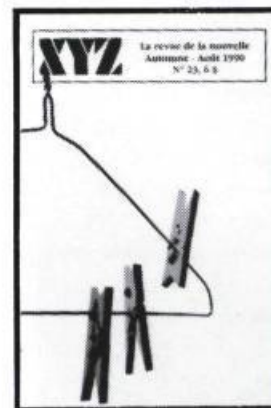
Christian Labrecque
Martin Thibault
Monique Proulx
André Berthiaume
Albertine Rémileux
Lori Saint-Martin
Marie José Thériault

•
Daniel Leduc
Philippe Fontaine
Jacques Axtmeyer

•
Pierre Chatillon

•
Marc Benson

Numéro 23



90 p., 6 \$

NUMÉRO SANS THÈME

Abonnement : 1 an / 4 numéros
Individu 18 \$, Institution 20 \$, Étranger 25 \$

Je m'abonne à partir du numéro _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

☎ _____

Master Card n° _____ Exp. _____

XYZ éditeur

C.P. 5247, succursale C

Montréal (Québec), H2X 3M4